

Pôle Albert Schweitzer

Rencontres de la saison 2023 – 2024

Que m'est-il permis d'espérer, pour moi et mes proches ?

Quatrième rencontre, samedi 13 janvier 2023

Nous sommes arrivés à la quatrième et avant dernière rencontre de notre saison 2023 – 2024, qui se construit autour de la question : « Que m'est-il permis d'espérer ? ». Que m'est-il permis d'espérer, à titre individuel, quand j'aurai 70 ans, si j'en ai 20 ? Ou bien, que m'est-il permis d'espérer, à titre individuel quand ceux que j'aime et qui ont 20 ans, en auront 70 à leur tour ? Cinquante ans, deux générations humaines, c'est beaucoup et peu. De la réponse qui sera faite, chacun, chacune de nous, pourra savoir ce qu'il lui reste de mieux à faire, là où il ou elle est, compte tenu des incertitudes du monde présent.

Avec cette rencontre, nous voulons attirer votre attention sur le fait, encore peu médiatisé, que ce n'est plus seulement de grands textes comme celui de la Genèse, ou comme celui du Mahabharata chez les Indiens, qui affirment la singularité de l'espèce humaine à l'échelle de l'Univers ; cette singularité est désormais et indépendamment établie par les plus récentes avancées de la science contemporaine. Cette singularité a –t-elle, ou non, une signification, la question est désormais posée avec une nouvelle densité. Des premiers éléments de réponse seront proposés en cette 4^{ème} rencontre ; ils seront repris lors de la 5^{ème} et dernière rencontre du 27 janvier.

1 Incertitudes, angoisses et espérance

Aussi individualiste que l'on puisse être, il n'en reste pas moins que chaque être humain est inséré dans une communauté humaine, et que son destin ne peut guère se démarquer de celui de ses contemporains. D'où vient que ce que chacun de nous peut espérer actuellement à titre individuel, dans la mesure il y réfléchit, dépend de ce qu'il croit qu'il adviendra dans 50 ans à la communauté humaine à laquelle il appartient. En ces temps d'une mondialisation à laquelle personne n'échappe, disons : de ce qu'il croit qu'il adviendra à l'humanité dans 50 ans.

Prévoir ce qu'il adviendra de l'humanité dans 50 ans, n'était pas difficile il y a encore peu d'années. Basiquement, on pouvait dire que rien de fondamental ne changerait. Mais actuellement, le prévoir est devenu quasiment impossible. Pourquoi ? Une explication, qui remonte à Aristote, est toujours valable. Aristote avait compris que ce qui caractérisait l'espèce humaine, c'est que cette espèce qui vivait en société : « l'homme est un animal politique », (de polis, la cité en grec). Comme les éléphants, les requins ou les termites. Des études récentes sur le comportement animal vient que ce qui explique la structure d'une société et son adéquation à la survie là où elle est dans son environnement, ce sont les performances de ses mécanismes relationnels ; lesquels jusqu'ici ne pouvaient s'établir qu'à plus ou moins courte distance entre deux ou quelques individus tout au plus.

C'est ainsi que les termites entrent en relation une à une au contact et par les odeurs. Pour les termites, rien n'a changé depuis que les termites existent. C'est ainsi que, pendant des millénaires, les êtres humains entrent en relation d'un à quelques-uns du geste et de la voix, presque sans changement.

Mais les humains d'aujourd'hui vivent depuis une décennie une rupture anthropologique. Cette rupture vient de s'imposer entre la génération des grands parents, qui courent après le numérique sans jamais le rattraper, et celle des petits enfants qui y sont immergés à l'aise dès leur berceau. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le vivre ensemble intergénérationnel du geste et de la voix est mis en cause. Depuis peu, les humains de 20 ans se rencontrent deux à deux en temps réel mais sans que leurs mains puissent se serrer, d'un bout à l'autre du monde au travers des ondes hertziennes, ils se rencontrent même par millions sur des réseaux incontrôlables par les autorités en place. Il en résulte que l'on doit s'attendre à ce que les humains des prochaines générations inventent une nouvelle façon de faire société, une nouvelle façon de faire humanité.

C'est une cause d'incertitude, mais pas une raison pour de l'angoisse, ni pour les anciens, ni pour les jeunes. Pour ceux qui sont optimistes de nature, c'est même une source d'espérance, car c'est ce qui peut permettre aux jeunes générations de dépasser les luttes fratricides de leurs aïeux. Se permettre d'espérer en un monde solidaire et même fraternel à l'échelle planétaire, n'est peut-être plus une utopie risible, espérons-le. De fait, « là où croit l'angoisse, croit aussi l'espérance », avons nous remarqué dès la première rencontre, en référence au poète Hölderlin. Ce qui reste, c'est l'incertitude.

2 Prendre conscience de la singularité de l'espèce humaine

Que m'est-il permis d'espérer ? Pour moi si je suis encore jeune, quand je serais en fin de vie, ou pour mes descendants si je suis d'âge avancé ? Une question que tous les humains se sont posées au moins implicitement dès qu'ils ont commencé à se positionner face à l'univers, face à eux-mêmes, c'est-à-dire depuis plusieurs millénaires au minimum. Lors de notre première rencontre, nous avons noté qu'Emmanuel Kant pose cette question explicitement dans ses « Fondements de la Métaphysique des mœurs », de 1785¹.

Mais dès notre première rencontre, nous avons surtout noté que la question se posait avec une nouvelle acuité en ce début de 21^{ème} siècle, d'une façon totalement et objectivement renouvelée, compte tenu des très récents et considérables progrès de nos connaissances sur l'univers et sur nous-mêmes. Ce qui suit est un rappel des principaux acquis de cette première rencontre, autrement formulés.

Un résultat nouvellement établi avec une grande certitude est que l'univers a une histoire, toujours en cours, qui a eu un commencement. Cette histoire commence avec une matière informée qui s'installe dans l'espace et dans le temps, se déployant immédiatement aussi bien dans de l'infiniment grand que dans de l'infiniment petit ; ceci d'emblée dans le cadre de lois physiques contraintes par un jeu de quelques dizaines de constantes cosmologiques, dont les valeurs numériques se révèlent avoir été très finement réglées une fois pour toutes dès le début.

Sur l'univers dans les plus grandes dimensions, des informations de plus en plus précises s'accumulent au fur et à mesure du perfectionnement des télescopes. On commence à avoir des images d'étoiles qui naquirent aux premiers moments de l'univers, actuellement à des distances de treize milliards d'années-lumière, et à pouvoir en faire la physique. Sur la matière dans ses plus petites dimensions, les physiciens en savent toujours de plus en plus, ceci en la broyant de plus en plus finement dans des accélérateurs de particules de plus en plus puissants.

Mais ce qui nous concerne dans nos rencontres de cette année, c'est que depuis son origine la matière de l'univers se déploie, non seulement dans le très grand et le très petit, mais aussi, très objectivement, dans du toujours plus complexe.

Dès notre première rencontre, nous avons mis l'accent sur le fait que l'univers matériel, dont il est établi scientifiquement qu'il se développe depuis plus de treize milliards d'années dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, atteint un maximum de complexité avec la toute récente émergence de l'espèce humaine ; ceci au sein des vivants apparus sur l'une des planètes circulant en orbite autour d'une étoile ordinaire d'une très ordinaire galaxie spiralee. Nous avons souligné que, compte tenu de nos modèles physiques de l'évolution de l'univers observable, la probabilité de l'apparition de cette complexité ailleurs que sur la planète terre est quasi nulle. Une singularité qui vient à peine d'être mise en évidence, et qui interpelle ce plus en plus de personnes, au fur et à mesure qu'il est pris conscience de son exceptionnalité.

Précisons encore : Au niveau de la planète terre, âgée d'un peu moins de cinq milliards d'années, la complexité a d'abord été celle de la formation, à partir d'une boule de silicates en fusion, d'une géosphère minérale avec son hydrosphère et son atmosphère. Le processus de complexification est entré dans une étape décisive au bout de 500 00 millions d'années.

¹ En allemand : Was darf ich hoffen ?

En effet, la géosphère minérale s'est alors recouverte d'une biosphère, c'est à dire qu'elle a permis l'apparition de la matière vivante, d'abord unicellulaire, puis pluricellulaire, qui fabrique de l'elle-même à partir de son milieu ; elle continua de se complexifier dans le foisonnement des espèces. La pointe de cette complexification s'est ensuite portée, il y a un ou deux millions d'années ans, c'est-à-dire très récemment, au niveau des vivants du genre Homo, un genre qui a connu une évolution buissonnante. Depuis 100 000 ans, cette complexité se traduit par un accroissement de plus en plus accéléré des capacités intellectuelles des « hommes modernes », restés seuls en piste.

Avec les premiers pas sur la lune des deux astronautes de la Mission Apollon 11, un nouveau stade est atteint : l'humanité actuelle a atteint un niveau technologique tel, qu'elle peut se permettre de sortir de sa planète et de s'engager dans la conquête spatiale. Mais elle est entrée également dans un processus de spiritualisation, à notre sens peut-être encore plus significatif, et qui, à l'évidence n'est pas encore maîtrisé planétairement, on y reviendra.

3 Cette singularité est-elle signifiante de quelque vérité ?

Objectivement, à la lumière de la raison pure, la complexité atteinte par l'espèce humaine est une singularité à l'échelle de l'univers. Vient immédiatement la question : « Cette singularité a-t-elle une signification ultime ? ». Les uns répondront oui, les autres non, ou on verra bien. Ce qui est à peu près certain, c'est que le processus de complexification va se poursuivre, et que ce sera par l'accroissement toujours plus rapide des savoirs de l'espèce humaine. Dans 50 ans on verra bien. Que verra-t-on ? On verra quelles sortes de savoirs ont été mobilisées. Lors de la première rencontre, nous avons attiré l'attention sur la réponse de Spinoza, exposée dans son Traité Théologico-Politique, à savoir qu'il existe essentiellement deux sortes de savoirs.

Les deux sortes de savoirs

Selon Spinoza, il existe deux sortes de savoirs.

- des savoirs sur la matière acquis selon les voies analytiques de nos réseaux neuronaux cérébraux, et dont la validation peut s'établir à la raison pure. Ces savoirs nous rendent de plus en plus maîtres de notre environnement physique, et nous donnent de plus en plus de pouvoirs sur la matière.
- des savoirs reçus par la voie de l'intuition, qui seraient acquis selon des mécanismes non encore élucidés, mais qui, selon certains, pourraient être initialement obtenus par des voies extraneuronales, les réseaux neuronaux cérébraux n'intervenant éventuellement et ultérieurement que pour la mémorisation et l'archivage. La voie de l'intuition permet d'engager les humains sur la voie de la spiritualisation de la matière.

Spinoza précise que ces deux savoirs sont bons l'un et l'autre, et qu'ils doivent être exploités en parallèle.

Mais selon la plupart des chercheurs en neurosciences, seuls sont dignes d'intérêt les savoirs obtenus par la voie analytique passant par les réseaux neuronaux. La voie intuitive ne conduirait qu'à de l'obscurantisme et des fausses affirmations.

On verra qui a raison : ceux qui, à partir des neurosciences actuelles, ne peuvent croire à la signification ultime de l'actuelle singularité, ou ceux qui ont l'intime conviction de la signification ultime de l'actuelle singularité.

4 Que verra-t-on dans 50 ans ?

4.1 Ceux qui ne peuvent croire à une signification ultime de l'actuelle singularité.

Si les neuroscientifiques ont raison, la poursuite de la complexité n'aurait de consistance qu'au niveau de la capacité analytique des réseaux neuronaux de certains individus. Ces individus seraient de plus en plus performants en savoirs techniques obtenus par la voie analytique, mais de plus en plus fermés à la réception des savoirs intuitifs. Des individus qui auraient de plus en plus de pouvoirs sur la matière. Inévitablement, dans l'optique technicienne, ces individus seraient progressivement de moins en moins biologiques, car de plus en plus remplacés par êtres en silicium plus efficaces. Mais qui ne seraient plus capables d'éprouver quoique ce soit en écoutant de la musique ou un poème, les mondes de la spiritualité leurs seraient définitivement étrangers. Des êtres qui auraient de moins en moins le besoin de se perpétuer.

Les économistes ont établi depuis longtemps que les civilisations techniques n'ont d'autre fin que toujours plus de technique, toujours plus de technique pour sauver la technique. Ils avertissent maintenant : Elles sont en train d'épuiser toutes les ressources qui sont nécessaires à la poursuite de la technique, au mépris de celles qui sont nécessaires à la survie des écosystèmes. Si, par exemple, les ressources en lithium viennent à être épuisées sur terre, qu'importe, on ira les chercher sur la lune. Les auteurs de science-fiction rejoignent les économistes en prédisant la fin rapide des civilisations qui se laisseraient s'enliser dans cette voie.

Si les neuroscientifiques ont raison, notre singularité n'a pas de signification ultime, et ne nous empêchera pas de disparaître bientôt.

4.2 Ceux qui ont l'intime conviction de la signification ultime de l'actuelle singularité

Dans le cadre des options du Pôle Albert Schweitzer, la thèse défendue, c'est que ce sont nos intuitions qui sont les plus pertinentes pour répondre avec un oui sans réserve à : « Cette singularité est-elle signifiante de quelque vérité ? ». Nous voulons espérer que l'accroissement de nos pouvoirs techniques sur la matière, ne stérilisera pas l'accroissement d'une complexité obtenue au travers de la spiritualisation de la matière.

Plus précisément, ce que nous retenons comme l'évidence la plus significative de cette toute récente montée en complexité, c'est l'apparition chez les « hommes modernes » des questionnements de la métaphysique, apparition à l'intuition pure, qui au départ ne s'alimente pas à la raison pure, mais qui actuellement se découvre compatible avec elle. Littéralement, par « métaphysique » il faut comprendre : « l'au-delà de la physique ».

Des réponses multiples et contradictoires qui ont fleuri depuis la montée de ces questionnements, il ressort que les hommes modernes n'ont fait qu'affirmer leur singularité et leur vocation au sein de l'univers.

Attention ! Par métaphysique, il est entendu ici, non les disciplines rassemblées sous ce nom par les plus prestigieuses des institutions universitaires, mais tout simplement le fait que, depuis au moins 50 000 ans, non seulement les humains savent, mais qu'en plus ils savent qu'ils savent, et qu'ils se demandent ce que cela veut dire. Ils s'interrogent sur eux-mêmes, sur eux-mêmes face à l'autre, sur eux-mêmes face à l'univers. Ils sont entrés dans des questionnements auxquels à chaque fois plusieurs réponses sont possibles, entre lesquelles ils ne peuvent pas choisir à la raison pure et en restant dans le cadre de la physique. Ils s'en sont toujours remis aux intuitions des plus éclairés d'entre eux, lesquelles sont divergentes au travers de tous les peuples.

On peut retracer approximativement l'histoire de la progression de la qualité des interrogations et des réponses. On constate que les mythes de création, dont il existe des centaines, remontent au moins à 50 000 ans. Les humains y jouent toujours un rôle clé. Dans les grands bassins de civilisation des deux ou trois premiers millénaires avant notre ère, les fondateurs des grandes religions ont enrichi la palette des réponses avec de grandes épopées, où toujours les humains sont au centre. Puis s'installèrent les religions de la geste abrahamique, et la multiplication des apocalypses annonçant la très prochaine fin du monde, Et actuellement la multiplication de la littérature relevant du genre « fantasy » répond aux besoins de l'humanité contemporaine, sans changer la donne. J. R. R. Tolkien, professeur anglais de philologie, fut à l'origine du succès de cette littérature auprès du grand public. Citons de lui : *Bilbo le Hobbit et Le Seigneur des anneaux, 1954 – 1955. Plus incisif peut-être « Le monde de Narnia », 1950 +, de C. S. Lewis.*

De sorte qu'annoncer l'exceptionnalité de l'espèce humaine n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est que cette annonce vient non pas d'intuitions, mais de la physique la plus actuelle. Ce n'est plus avec de la métaphysique, et ce n'est pas non plus avec des récits d'Apocalypse, que l'on se propose de répondre à la question de l'éventuelle signification de notre singularité. C'est à la raison pure.

5 Nous et les animaux

A noter que, de plus en plus, les recherches sur le comportement des animaux vivant en conditions naturelles démontrent que les êtres humains sont en parfaite continuité avec les animaux sur le plan de l'intelligence et des capacités technologiques, certains en disent même en parfaite continuité avec les végétaux.

Les êtres humains n'ont sur ces points pas de réelle supériorité sur le reste du vivant. Ce fut déjà l'intuition des peuples premiers, qui majoritairement relèvent de la pensée animiste. Selon l'animisme, les diverses espèces de vivant, l'être humain compris, sont en totale continuité au niveau de leurs âmes et sur le plan de la circulation de leurs énergies vitales, ils ne se distinguent que par leur aspect physique. La pensée occidentale s'est construite sur exactement l'inverse.

Il est justifié, selon notre thèse, de reconnaître qu'il existe une différence entre les humains et le reste des vivants, mais en ajoutant qu'elle ne se manifeste qu'au niveau de l'accès aux interrogations de la « métaphysique ». Au 10^{ème} siècle, au meilleur de la civilisation Abbasside à Bagdad, les Frères de la Pureté, une confrérie secrète qui illustra les possibilités d'un islam philosophique pythagoricien, ont merveilleusement illustré cette thèse dans une de leurs 52 épîtres, l'épître 22 l'épître aux animaux².

6 L'épître aux animaux.

Cette Epître se présente à la façon d'un conte oriental qui n'en finit pas de rebondir. On n'en donne ici qu'un aperçu très succinct.

Un navire fait naufrage sur l'île du roi des Djins, où l'entente règne entre toutes les espèces animales. Cette île, dont les humains ignoraient l'existence, est un jardin délicieux, un véritable paradis, car le roi des Djins, qui a connu la révélation de Muhammad, y fait régner l'harmonie. Les naufragés prétendent immédiatement qu'ils sont seigneurs et maîtres, et que les animaux sont leurs serviteurs. Les animaux, excédés de leurs exactions, assignent les humains devant le tribunal des Djins. S'engage alors un procès dans lequel les humains croient pouvoir aisément prouver leur supériorité sur la base de prétendues supériorités techniques. Mais quelle que soit la technique invoquée, il se trouve toujours un animal qui fait mieux qu'eux. L'araignée, par exemple, les surpasse en matière de tissage. Et il se trouve toujours un animal qui parvient à relativiser leurs prétentions. Au final les délégués animaux réussissent à réfuter les prétentions humaines, et démontrent soit le caractère négatif de leurs savoirs, soit la présence au moins équivalente de ces savoirs chez certains animaux.

Les humains, comprenant que leur cause est mal partie, se raccrochent à une dernière planche de salut. Ils font valoir qu'ils les sont les seuls à pouvoir chanter les louanges d'Allah le Miséricordieux, et qu'ils sont le canal par lequel la Grâce d'Allah peut descendre sur la Création. Dans la mesure où les humains accepteront de fonder leur supériorité sur la louange et non sur la technique, le tribunal les acquitte. L'ordre est rétabli.

² Pour connaître plus en détail l'histoire de cette encyclopédie médiévale, vous pouvez consulter le livre d'[Yves MARQUET, *Les frères de la pureté, pythagoriciens de l'Islam*](#), écouter cette émission de [France culture](#), ou encore lire l'article très détaillé de la [Stanford Encyclopedia of Philosophy](#).

7 Conclusion et perspectives

Pour conclure cette 4^{ème} rencontre, demandons-nous : « Que nous est-t-il permis d'espérer ? »

Dans la continuité de la pensée d'Albert Schweitzer, nous nous permettons d'espérer que les actuelles folies techniciennes n'arriveront pas à stériliser les perspectives qu'offrirait la poursuite de la spiritualisation de la matière, commencée, selon-nous, depuis l'apparition des questionnements de la métaphysique.

Deux pistes sont explorées et seront présentées lors de notre 5^{ème} et dernière rencontre.

La première part du thème de la noosphère, développé par Teilhard de Chardin dans son livre « Le phénomène humain », publié en 1958. Un livre qui fut une bombe à l'époque, mais qui se révèle prémonitoire actuellement. L'idée est que toutes les voies de spiritualisation explorées jusqu'à présent en ordre dispersé au travers de tous les peuples anciens et modernes, sont actuellement entrées dans une phase de consolidation à l'échelle planétaire. Le fait est que le marché des littératures ésotériques, du vaudou au monde de Narnia en passant par le Jésus de l'histoire est florissant auprès de publics jusqu'ici imperméables à aux interrogations sous-jacentes. Teilhard avait à la fois les savoirs d'un paléontologue de renom international, et les références théologiques d'un jésuite de formation. Il fut, en son temps, selon la Curie Romaine, considéré comme un jésuite sulfureux.

La deuxième part de la constatation qu'au cours des siècles, l'intuition de quelques grands théologiens des religions issues du livre de la Genèse a été constamment reformulée autour de la formule : « Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? », suivie de la réponse « Pour que l'homme devienne Dieu ».